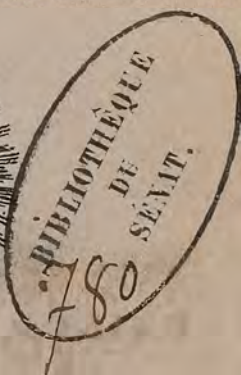


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



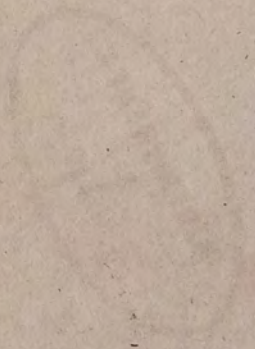
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE NEW YORK

LIBRARY



THE NEW YORK

LIBRARY

L'ÉCOLE
DES FRÈRES,
OU
L'INCERTITUDE PATERNELLE;
COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE.

PAR M. PONTEUIL.

*REPRÉSENTÉE à Paris au Théâtre français
de la rue de Richelieu, en 1790; et à Lyon,
au Théâtre des Célestins, pour la première
fois, le 25 Juillet 1792.*

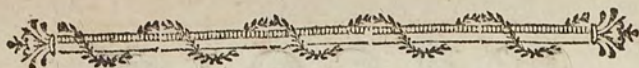


BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A LYON,

Chez GARNIER, Libraire, place de la Comédie
des Terreaux; et à son magasin de musique, vis-à-vis
celle des Célestins.

1792.




A U P U B L I C D E L Y O N .

L'ACCUEIL que vous avez daigné faire à cet Ouvrage m'a trop flatté , pour ne pas saisir avec empressement l'occasion de vous en témoigner ma profonde reconnoissance. Si j'ai pu intéresser ce même Public , dont mon désir le plus ardent a toujours été d'obtenir le suffrage , j'ai rempli le but que je m'étois proposé. Révolté de tout temps contre un préjugé barbare , j'ai cherché à le combattre avant même que nos lois eussent prononcé contre lui. Cette classe si intéressante de la société , qu'il privoit injustement de l'existence civile , m'en saura sans doute quelque gré , et sa reconnoissance et vos bontés me suffisent.

AVERTISSEMENT.

MON respect pour le Public me fait un devoir de lui taire les raisons qui m'ont déterminé, avec le plus grand regret, à arrêter le cours des représentations de cet ouvrage au théâtre des Célestins. J'ose assurer, sans crainte d'être démenti, qu'il n'a pas dépendu de moi qu'il ne fût inscrit au nombre des pièces du répertoire de cette année : mais je croirois manquer à la reconnoissance, si je ne rendois publiquement à mes camarades la justice qu'ils méritent. Leur talent a égalé, dans la représentation de ce foible opusculé, le désir qu'ils ont de plaire constamment au public. Au reste, son suffrage et ses applaudissemens ont prévenu et confirment cet éloge impartial.

961	262
75	36
82	06
9	24
12	25
92	45



ACTEURS DE PARIS,

	<i>MM.</i>
BLIMONT.	<i>Monvel.</i>
MAINVILLE.	<i>Desrosiers.</i>
Mde DE COULANGES.	<i>Mde Vallery.</i>
DÉPERNY.	<i>Mlle Candaille.</i>
MAURICE.	<i>Mde St-Clair.</i>
DUMONT.	<i>Frogère.</i>
JOSEPHINE.	<i>Mlle Fiat.</i>

ACTEURS DE LYON,

	<i>MM.</i>
BLIMONT.	<i>Ponteuil.</i>
MAINVILLE.	<i>Dugrainet.</i>
Mde DE COULANGES.	<i>Mde Fleury.</i>
DÉPERNY.	<i>Mlle Julie.</i>
MAURICE.	<i>Mlle Fleury.</i>
DUMONT.	<i>Barré.</i>
JOSEPHINE.	<i>Mlle Mignot.</i>

*La Scène se passe dans une Province éloignée
de Paris.*



L'ÉCOLE DES FRÈRES,
OU
L'INCERTITUDE PATERNELLE;
COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, JOSEPHINE.

DUMONT.

Voulez-vous bien, Mademoiselle Josephine, vous charger de dire à Madame, que mon maître aura l'honneur de la voir ce matin ; ou croyez-vous nécessaire que je l'attende ici pour le lui dire moi-même ?

JOSEPHINE.

Tout comme il vous plaira, M. Dumont ; Madame est sortie pour quelques affaires, et j'ignore quand elle rentrera.

A

DUMONT.

Cela étant, Mlle Josephine, faites vous-même ma commission. Mon maître pourroit croire, avec raison, que le plaisir de causer avec vous m'a retenu plus long-temps qu'il ne falloit, et cette galanterie de ma part risqueroit de n'être pas très-bien accueillie de la sienne... Il me semble cependant que puisque l'occasion de vous dire deux petits mots se présente si favorablement, je ne devrois pas la laisser échapper. Nous voyons si peu de monde dans cette retraite. Excepté votre maîtresse et vous, et nos deux jeunes maîtres, nous ne communiquons avec ame qui vive. Mon maître a fait vœu, je crois, de ne plus habiter avec les hommes. Il dit qu'ils sont tous méchans et faux.

JOSEPHINE.

Ma foi, M. Dumont, il n'a pas tout-à-fait tort.

DUMONT.

Prenez garde, Mlle Josephine; quand il dit les hommes, il entend tout le monde. C'est le respect qui m'empêchoit de vous dire qu'il en pensoit autant des femmes.

JOSEPHINE.

Vous êtes très-galant, M. Dumont; mais, de bonne foi, convenez aussi qu'il n'a pas trop l'humeur qu'il faut pour s'en faire aimer.

DUMONT.

Cela peut être; mais à quelques boutades près, c'est un excellent homme. Humain, indulgent envers ses inférieurs, il n'est sévère que pour lui-même. Quelquefois il gronde son neveu, qu'il aime pourtant beaucoup, il me gronde, il gronde tout ce qui l'entoure, et un moment après il

semble en être fâché. On diroit qu'il est honteux d'avoir cédé à son premier mouvement ; c'est alors qu'il nous témoigne plus de bonté. Y a-t-il beaucoup de gens , qui passent pour plus aimables , dont on pourroit en dire autant ?

J O S E P H I N E.

Je suis bien de votre avis , M. Dumont. Mais ce que vous dites de votre maître , tenez , je puis également le dire de ma maîtresse : c'est un ange pour l'égalité de caractère , pour la douceur. Uniquement occupée du soin d'élever son fils , elle semble avoir entièrement oublié le monde , car elle ne voit guère que M. de Mainville. Je ne sais pas si elle jouit d'une grande fortune ; mais elle sait la gouverner avec tant d'économie , qu'il lui en reste encore assez pour faire quelques heureux. . . J'ai cru m'apercevoir qu'elle a un fond de chagrin qui semble s'être augmenté , sur-tout depuis quelques jours. Souvent je l'ai surprise les yeux baignés de larmes qu'elle s'efforce de cacher quand j'entre dans son appartement. Voilà dix ans que je suis avec elle , et je n'ai jamais pu découvrir quel état elle avoit tenu autrefois dans le monde. Ses manières annoncent une femme bien née ; mais elle est d'une si grande discrétion avec moi , que je suis tout aussi instruite que le premier jour sur ce qui la concerne. Son fils , dit-elle , fait toute sa consolation ; lui seul lui rend la vie supportable. J'augure que nous verrons arriver bientôt quelque événement extraordinaire : car , comme je vous disois , il y a quelque temps qu'elle ne me paroît pas dans son état naturel. N'en avez-vous rien oui dire chez votre maître ?

DUMONT.

Pas le plus petit mot ; mon maître est un homme à peu près de la même espèce : grave, sérieux, n'ayant pas au reste besoin de confier ses affaires : car il n'a que celles de recevoir les rentes de ses fermiers et d'élever son neveu. A propos de son neveu, vous savez sans doute que le père de notre jeune maître arrive ces jours-ci.

JOSEPHINE.

Oui, vraiment, je le sais. Je croyois que cette nouvelle feroit un grand plaisir à M. Maurice et à sa mère. Mais hier, après l'avoir apprise, Mde de Coulanges s'est enfermée avec lui dans son appartement, et leur conversation a duré très-long-temps ; ensuite j'ai vu sortir mon jeune maître avec des yeux si gros, si rouges, qu'il falloit qu'il eût bien pleuré. Depuis ce moment-là, il est ou resté dans sa chambre, ou s'est promené seul dans le jardin. Surement, il y a là-dessous quelque chose de singulier, quelque chose qui n'est pas naturel. . . . Je crois entendre Madame : ainsi, M. Dumont, faites vous-même votre commission.

DUMONT.

J'aurois, je crois, tout autant aimé qu'elle ne fût pas sitôt de retour. Ah ! Mlle Josephine, c'est une terrible chose que cette solitude, un cœur comme le mien et une jolie fille comme vous,

SCENE II.

Mde DE COULANGES, DUMONT,
JOSEPHINE.

DUMONT.

MADAME, mon maître m'a donné ordre de vous dire qu'il viendrait ce matin pour avoir l'honneur de vous voir, comme vous l'en avez ord.

Mde DE COULANGES.

Mais, Dumont, je serois fâchée que cela le dérangerât. Dites-lui que, s'il a des affaires, il remette cette visite à un autre moment.

DUMONT.

Il n'a d'autres affaires dans ce moment-ci, Madame, que de faire préparer l'appartement de M. Blimont.

Mde DE COULANGES, *avec émotion.*

Cela suffit, je l'attendrai.

SCENE III.

Mde DE COULANGES, JOSEPHINE.

Mde DE COULANGES, *à part.*

Où ! oui, mon départ devient plus que jamais nécessaire. (*haut.*) Où est mon fils, Josephine ?

JOSEPHINE.

Madame, il est descendu de très-bonne heure dans le jardin, et depuis il n'a pas reparu.

Mde DE COULANGES.

Faites-le chercher et envoyez-le moi.

JOSEPHINE.

J'y vais, Madame.

SCENE IV.

Mde DE COULANGES, *seule.*

JUSTE Ciel ! Blimont va arriver ! il sembloit que mon cœur le pressentit. Depuis seize ans le secret de mon infortune, de la naissance de mon fils, s'échappe enfin. J'ai dû le révéler à Maurice, et j'aurai le courage d'en faire l'aveu au digne M. de Mainville. Son ame est exempte des préjugés absurdes et cruels. Il ne verra sans doute en moi qu'une infortunée, et je conserverai du moins son estime.

Cher enfant, j'ai déchiré ton cœur en te dévoilant un mystère que tu devois si peu soupçonner : ma tendresse maternelle a combattu long-temps ; mais elle a dû céder, et le cœur de mon fils ne s'est attendri que sur le sort de sa malheureuse mère. Je veux m'éloigner, je veux fuir de ces lieux. Pourrois-je supporter la vue du cruel qui m'a si lâchement abandonnée ? Il pouvoit renoncer à la mère, s'il la croyoit coupable ; mais l'être innocent qui lui devoit le jour avoit-il mérité... ? Oui, ma résolution est prise, je partirai.

SCENE V.

M^{de} DE COULANGES, MAURICE.M^{de} DE COULANGES.

Ah ! te voilà, mon cher enfant. Tu m'as inquiétée, mon bon ami. Josephine dit que tu es descendu de très-bonne heure et qu'on ne t'avoit plus revu.

MAURICE.

J'étois allé me promener, seul, dans la campagne.

M^{de} DE COULANGES.

Et pourquoi, seul ? Déperny t'a cherché hier, ce matin même : tu dois t'attendre à être bien grondé.

MAURICE.

O ! ma tendre mère, pouvois-je oublier sitôt le sujet de l'entretien que nous eumes hier ? pouvois-je m'exposer à rougir aux yeux de Déperny ? je redoute notre première entrevue.

M^{de} DE COULANGES.

Comment ! tu doutes de l'amitié de d'Éperny ?

MAURICE.

Non, je ne lui fais pas cette injustice. Mais que dira-t-il quand il apprendra qui je suis ? Ce secret une fois révélé, peut le faire changer de sentiment à mon égard, altérer notre douce intimité. Ah ! il me seroit affreux de croire que Déperny ne résistât pas à cette épreuve.

Mde DE COULANGES.

J'augure mieux du cœur de ton ami. Né avec le caractère le plus heureux , l'éducation a perfectionné ses excellentes qualités. Combien de fois , dans l'effusion de votre amitié , n'a-t-il pas désiré que vous fussiez unis par les liens du sang , comme vous l'êtes par le cœur ? Cependant , mon fils , si le père de Déperny vient à découvrir qui nous sommes , des raisons de vengeance , ou d'orgueil , peuvent l'engager à vous séparer pour toujours.

MAURICE.

Ma mère , que dites-vous ? Je serois peut-être obligé de me séparer de Déperny pour ne plus le revoir ! ah ! ne m'accablez pas de tant de coups à la fois , je n'y résisterois pas.

Mde DE COULANGES.

Mais cependant , mon fils , il faut vous résoudre à quitter votre ami , du moins pour quelque temps : voilà l'époque où vous devez tous les deux entrer dans le monde. Il faut penser à aller dans la capitale achever votre éducation. Dois-je même ajouter que l'honneur vous en fait un devoir. Il me reste encore quelques amis qui s'intéresseront à votre avancement. Déperny lui-même peut , par sa fortune et sa naissance , vous être extrêmement utile.

MAURICE, *avec la plus grande sensibilité.*

Après vous , ma tendre mère , Déperny est l'être que j'aime le plus au monde. Mais si , lorsqu'il apprendra le secret de ma naissance , il balançoit un moment , je gémirois de renoncer

à

à son amitié , mais je saurois en faire le sacrifice et concentrer toutes mes affections dans le seul objet qui en est si digne.

Mde DE COULANGES.

Non , mon fils , vous n'avez rien à craindre , vous ne perdrez point un ami. Cet événement peut me rendre seule malheureuse.

MAURICE.

Malheureuse ! Vous , vous , ma digne mère ! Ah ! jamais , jamais , tant qu'il vous restera un fils.

Mde DE COULANGES.

O ! mon cher Maurice , que tu me récompenses bien des peines que m'a données ta naissance ! veuille le ciel rendre ta carrière aussi heureuse , que la mienne a été remplie d'amertume !

(Maurice se jette dans les bras de sa mère.)

MAURICE.

O ! ma mère , ma tendre mère !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS , JOSEPHINE.

JOSEPHINE.

M. de Mainville demande à vous voir , Madame.

Mde DE COULANGES.

Faites entrer.

MAURICE.

Permettez que je me retire.

B

Mde DE COULANGES.

Oui, mais tâche de ne pas trop t'éloigner. Tu as l'air de fuir ton ami, et cela n'est pas bien : allons, du courage, mon cher Maurice; embrasse moi. (*Maurice salue M. de Mainville d'un air froid et sérieux.*)

SCENE VII.

Mde DE COULANGES, M. DE MAINVILLE.

MAINVILLE.

Qu'a donc notre cher Maurice ? il ne m'a pas dit un mot.

Mde DE COULANGES.

Ce n'est rien : petite boutade de jeune homme qui ne dure qu'un moment.

MAINVILLE.

Mon neveu est furieux contre lui. — Ma foi, je ne sais pas trop comment il fera la paix. — Je me rends à vos ordres, ma chère voisine. Vous seroit-il arrivé quelque chose de fâcheux, d'extraordinaire ? faites m'en part, je vous en prie, et si je puis vous être utile, disposez entièrement de moi.

Mde DE COULANGES.

Votre amitié ne se dément pas, M. de Mainville. Je désirerois vous entretenir sur un sujet qui me touche sensiblement, et qui ne vous est sûrement pas étranger.

MAINVILLE.

A moi, Madame. Parlez, et soyez sûre que je prends à vous et à votre cher fils le plus vif intérêt.

Asseyons-nous, et daignez m'écouter. -- Depuis dix ans, M. de Mainville, j'ai le bonheur de vous connoître, et vous m'avez rendu cette solitude supportable. La liaison intime de votre neveu et de mon fils a semblé resserrer la nôtre. Je vois avec plaisir qu'ils sont nés tous les deux avec les inclinations les plus heureuses, et l'amitié contractée à cet âge, et fondée sur des sentimens purs et honnêtes, que les mœurs des grandes villes n'ont point encore altérés, n'a de terme que la vie. Le moment d'achever l'éducation de mon fils est arrivé, et je compte le mener moi-même à Paris pour lui faire embrasser un état convenable à la naissance de son père et à la mienne. Je croirois manquer à notre amitié, à la confiance que vous m'avez toujours inspirée, si je vous cachois plus long-temps un secret qui, sans doute, va vous étonner. Vous m'avez crue veuve d'un gentil-homme, mort dans la dernière guerre, et qui ne m'avoit laissé qu'une fortune médiocre. J'ai dû soutenir ce personnage pour ma réputation et pour l'honneur de mon fils. Née sans biens, mais de parens dont les services utiles furent mal récompensés, orpheline dès l'âge le plus tendre, j'eus le malheur de céder aux vives instances d'un homme dont les qualités brillantes m'avoient séduite. Ses sermens et l'amour aveugle qu'il m'avoit inspiré, devoient m'assurer sa main : mais le cruel me trompa, m'abandonna indignement, à la naissance de mon cher Maurice. Il crut avoir à se plaindre de moi, qui lui avois sacrifié mon honneur et ma réputation. Bientôt après, soit par légèreté ou par vengeance, il donna sa main à une jeune

personne qui n'eut d'autre tort à mes yeux que de priver mon fils d'un père et moi d'un époux ; notre séparation fut marquée même par un événement bien funeste, puisqu'elle coûta la vie à l'objet de l'injuste jalousie de mon amant. Son rival, ou du moins , celui qu'il croyoit l'être expira sous ses coups. Cause innocente de ce malheur , indignée d'un soupçon de perfidie , je résolus de fuir , dans une province éloignée de Paris , le cruel auteur de mon infortune. Mon fils au berceau partagea le sort de sa mère , et je suis venue me fixer dans cette solitude depuis quinze ans passés. J'y pris le nom de M^{de} de Coulanges , pour ôter toute connoissance de ce que j'étois devenue. Quelque temps après j'eus le bonheur de rencontrer en vous un ami , qui , par goût , fuyoit autant le grand monde , que j'avois intérêt de m'y soustraire par nécessité. Je serois restée éternellement cachée dans cette retraite , si l'intérêt et l'avancement de mon fils ne m'obligeoient enfin à renoncer au goût et au besoin que je me suis fait de la solitude. Je vous l'annonce avec bien du regret , M. de Mainville , mais demain est le jour que j'ai fixé pour mon départ.

M A I N V I L L E.

Ah ! Madame , combien votre sort me touche ! le récit de vos malheurs ne fait qu'ajouter à mon estime. Mais pourquoi partir si brusquement ? De grâce , différez de quelques jours. Donnez-moi le temps , je vous en supplie , de me disposer à une séparation aussi inattendue. Mon frère arrive demain ; je serois enchanté qu'il fût le témoin de la tendre amitié de nos chers enfans. Soyez sûre , Madame , qu'il partagera mes sentimens pour vous.

Mde DE COULANGES.

Ah ! M. de Mainville, que me dites-vous ? tout me fait un devoir de partir, l'intérêt de mon fils et le mien, la honte.... Vous ignorez encore le motif puissant qui m'y oblige.

MAINVILLE.

Si c'est un secret, interdit même à l'amitié, je le respecte, et je me borne à partager la douleur de mon amie.

Mde DE COULANGES.

Après ce que vous avez déjà entendu, je ne supprimerai pas le dernier aveu qui me reste à vous faire. O ! mon cher fils, pour toi j'ai supporté le fardeau de la vie ; mais je ne me résoudrai jamais à te voir subir la honte, l'humiliation...

MAINVILLE.

Que parlez-vous d'humiliation ? daignez vous confier sans réserve à votre ami, à celui de votre cher fils.

Mde DE COULANGES.

Oui, M. de Mainville, vous l'êtes ; votre amitié, vos vertus, m'ont souvent fait oublier mon infortune. Sachez donc que Mde de Coulanges est cette fille infortunée que votre frère, oui votre frère, a si lâchement trahie.

M. DE MAINVILLE.

Qui ! vous, Madame ?

Mde DE COULANGES.

Oui, M. de Mainville, moi-même ; et Maurice est le fruit de cette malheureuse union.

M. DE MAINVILLE.

Je demeure accablé, anéanti. Ah ! Madame, que venez-vous de m'apprendre ? Quoi ! mon

frère a été coupable d'une pareille barbarie envers une femme si digne de son amour et de son respect ! Je ne reviens pas de ma surprise, de mon indignation.

M^{de} DE COULANGES.

Un instant de jalousie l'égara ; il me crut coupable, lui, par qui seul la vie pouvoit m'être chère : elle l'arma contre un de ses intimes amis, et Blimont devint en un seul jour un assassin barbare et le plus perfide amant.

M^{ainville}.

Quoi ! Blimont a pu outrager ainsi l'amour et l'amitié ! Que de remords il s'est préparés ! Ah ! je resterai dans ma solitude. Si les crimes de la société viennent frapper mes oreilles, au moins je n'en serai pas le témoin. Je me rappelle qu'à mon retour de l'Amérique, où, comme tant d'autres, j'avois été tenter la fortune, Blimont me parla de ce malheureux événement. Mais probablement le cri intérieur de sa conscience l'empêcha d'entrer alors dans de plus longs détails, et je sus seulement qu'il avoit dû se venger de sa maîtresse et de son ami.

M^{de} DE COULANGES.

Je conserve, M. de Mainville, les preuves de mon innocence. J'ai dédaigné d'en faire usage pour moi, je me suis crue au-dessus du soupçon ; mais je les garde avec soin pour mon fils. Il me pardonnera, j'espère, le tort de sa naissance, et il ne verra dans sa mère qu'une victime innocente et malheureuse.

M. DE MAINVILLE.

Calmez-vous, Madame : si l'honneur et l'humanité ne sont pas entièrement éteints dans le cœur de Blimont, il rougira de son injustice. Le

ciel, au reste, semble avoir voulu vous venger : car la mort l'a privé, cinq ans après son mariage, d'une épouse dont tout le monde s'accordoit à dire le plus grand bien. Depuis ce temps, il n'a été occupé que de projets de fortune, de grandeur ; mais tout cela n'a pu le rendre heureux. --- Renoncez au projet de partir, Madame ; daignez faire ce sacrifice à mon amitié. Ne paroissez point aux yeux de mon frère, si vous le jugez à propos : il vous a trop offensée ; mais, de grâce, ne me punissez pas de ses torts, en me privant de la seule amie qui me reste.

M^{de} DE COULANGES.

Vous me comblez, Monsieur ; mais pouvez-vous exiger que j'expose mon fils, à qui je n'ai pu cacher plus long-temps le secret de sa naissance, à voir, dans son père, le barbare qui l'a abandonné, qui a traité sa mère avec le mépris qu'on épargne même aux dernières créatures de son sexe. Quoi ! mon fils seroit réduit à rougir aux yeux de celui qui le chérit comme son ami, mais qui, peut-être, le repousseroit comme son frère. Non, non, M. de Mainville, ne changez rien à ma résolution. Je vais donner les ordres nécessaires pour mon départ. Je sens combien il en coûtera à mon fils pour se séparer de son ami, mais l'arrivée de votre frère rend ce sacrifice plus nécessaire que jamais. N'oubliez pas du moins deux infortunés, qui conserveront toujours de vos bontés le plus tendre souvenir.

M A I N V I L L E , *très-vivement.*

Préjugé barbare ! maudite convention de société ! Et voilà les hommes ! ah ! que je me félicite de les avoir quittés ! Et parce que mon frère arrive, qu'il en a agi indignement avec vous,

il faut que vous partiez , et que , moi , je sois privé du bonheur de vous voir , et que le cruel vienne encore vous persécuter ici ! Si cela est , je romps avec mon frère , je déshérite son fils... je... oui... je déshérite son fils : aussi-bien il peut se passer de ma fortune. Elle sera consacrée toute entière à réparer la barbare injustice de mon frère.

Mde DE COULANGES.

Ah ! M. de Mainville , que dites-vous ? Seriez-vous assez cruel pour punir Déperny d'une faute dont il n'est pas coupable ?

MAINVILLE.

Son père a de la fortune , et peut l'avancer avantageusement dans ce qu'il appelle le grand monde ; mais vous... mais vous , Madame ,... votre fils...

Mde DE COULANGES.

M. de Mainville , les richesses ne font pas le bonheur : les débris de la fortune de ma famille composent toute la mienne , mais elle me suffit. Elle suffira à mon fils , ou il devra à son travail une plus grande aisance ; mais du moins , il n'aura pas à supporter l'humiliation , les rebuts cruels... Au nom de cette amitié , dont vous venez de me donner des preuves si touchantes , ne vous opposez point à notre départ ; sur-tout cachez-le à votre neveu : la douleur de cet aimable enfant , les regrets dont vous m'honorez , me rendroient encore ma situation plus pénible.

MAINVILLE , *avec la plus grande sensibilité.*

Je n'y tiens pas. --- Adieu , Madame ; puisque votre résolution est inébranlable , je me priverai du plaisir de vous revoir encore , d'embrasser
mon

mon cher Maurice : je sens que je n'y résisterois pas. Mais je m'en vengerai , et mon frère , si jaloux des honneurs , des richesses , n'aura sûrement pas à se louer de mes dispositions. Adieu... adieu , Madame.

SCÈNE VIII.

Mde DE COULANGES, *seule.*

LES regrets de cet homme vertueux et sensible augmentent encore le désagrément de ma situation. Ah ! Blimont , avec de pareils sentimens que de chagrins vous m'eussiez épargnés ! Je vais me hâter de tout disposer pour mon départ. --- Mais , comment cacher à Déperny le moment de cette séparation ? Il mettra tout en œuvre pour nous retenir. La douleur de ces chers enfans ajoutera encore à la mienne. --- Mais je dois partir. --- Ma juste fierté se ranime en pensant à mon fils. Ce n'est pas lui qui doit rougir , la honte n'est réservée que pour moi. Eh bien ! j'aurai le courage de la supporter : l'estime de M. de Mainville , l'attachement de Maurice sont les seuls sentimens auxquels mon cœur puisse désormais être sensible.

SCÈNE IX.

Mde DE COULANGES, MAURICE.

MAURICE.

Ma mère , je viens de rencontrer M. de Mainville : il paroissoit agité. Je me suis approché de lui pour le saluer : sans me rien dire , il m'a

serré dans ses bras , et m'a quitté brusquement et comme avec humeur. Croiroit-il avoir à se plaindre de moi ? Je ne me pardonnerois pas de lui en avoir donné le plus léger sujet.

M^{de} DE COULANGES.

Non , mon bon ami , M. de Mainville t'aime toujours tendrement. C'est un homme vertueux , un homme comme on a rarement le bonheur d'en rencontrer. Je lui ai fait part du projet que j'ai de partir demain avec toi , et voilà probablement ce qui l'a affecté.

MAURICE.

Quoi ! demain ! demain ! Ma mère ! et Déperny !... comment pourrai-je ?...

M^{de} DE COULANGES.

Il le faut , mon cher Maurice ; je vous en ai dit les raisons , et je m'étonne que vous balanciez.

MAURICE, *les larmes aux yeux.*

Mais ,... Déperny ?...

M^{de} DE COULANGES.

Faites en sorte que votre ami ignore mon dessein ; en partant , écrivez-lui une lettre que vous lui ferez tenir par Dumont : il apprendra que des raisons de la plus grande importance vous ont obligé à ce sacrifice , et il vous excusera.

MAURICE, *pleurant.*

Je ne pourrai jamais me résoudre à abandonner Déperny : je juge de sa douleur par la mienne ; il accusera mon amitié avec raison : je ne puis supporter l'idée d'être coupable du moindre tort envers lui.

M^{de} DE COULANGES.

Dans quelques jours il sera instruit de la vérité, et il vous en estimera davantage. Encore une fois, songez que ce départ est absolument nécessaire. Epargnez-moi, mon fils, la douleur d'avoir à me plaindre de vous.

S C È N E X.

M A U R I C E , *seul.*

QUITTER Déperny ! demain me séparer de mon ami !... peut-être pour ne plus le revoir. --- Son père arrive, sans doute, pour l'emmener aussi. Des deux côtés j'étois destiné à être malheureux. Il falloit ou le voir partir, ou l'abandonner moi-même. Voilà la première disgrâce qui ait troublé notre douce amitié. --- Puisse-t-elle, hélas ! puisse-t-elle n'être point réservée à de plus cruelles épreuves ! Je ne verrai point Déperny ; il liroit sur mon visage le secret qu'en vain je voudrois lui cacher. Qui sait l'impression que l'aveu de ma naissance pourroit lui causer ? J'aime mieux lui écrire. S'il rougit de me reconnoître pour son frère, si son ame n'est point supérieure au préjugé qui frappe en même temps la plus respectable mère et son fils, je n'aurai pas du moins à gémir de la foiblesse de mon ami. --- Oui, écrivons.

(*Au milieu de la lettre, Maurice dit, après un moment de réflexion.*)

Je connois Déperny, il ne sera pas maître de son premier mouvement. Il m'accusera. --- Oh ! ma mère, quel sacrifice exigez-vous de moi !

(*Il continue la lettre, & au moment où il est près de la finir, Déperny entre, Maurice la cache avec précipitation à la vue de son ami.*)

S C È N E X I.

D É P E R N Y , M A U R I C E .

D É P E R N Y , *entrant vivement.*

AH ! vous voilà , M. Maurice , depuis deux grands jours je vous cherche par-tout , et vous avez l'air de me fuir. Je ne croyois pas avoir mérité une pareille indifférence. --- Vous ne répondez pas. . . Vous détournez les yeux. --- Ah ! Maurice , mon ami Maurice , aurois-tu cessé de m'aimer ? tu soupires ! as-tu quelques chagrins ? confie-les moi , ils deviendront les miens.

M A U R I C E .

Non Déperny , je n'ai pas cessé de vous aimer. --- Mais. . .

D É P E R N Y .

Achève. Dis-moi pourquoi tu as paru me fuir depuis deux jours.

M A U R I C E .

J'ai dû le faire.

D É P E R N Y .

Mais par quelle raison ? Quand nous nous séparâmes avant-hier , ce fut avec la promesse de nous revoir le lendemain. Que t'est-il donc arrivé de fâcheux depuis ce moment ? Pourquoi cet accueil froid et embarrassé ? as-tu à te plaindre de Déperny ?

M A U R I C E .

Oh ! non ; votre amitié me sera toujours chère.

D É P E R N Y .

Votre amitié. . . . ! Est-ce là notre langage accoutumé ? Tu as surement quelque peine se-

crête que tu ne veux pas me confier. Aurois-tu à te plaindre de mon oncle ? t'auroit-il dit quelque chose de désagréable ? certainement, je lui en ferois les plus vifs reproches ; je lui dirois bien que je ne veux pas qu'on afflige mon ami, que c'est m'offenser moi-même.

M A U R I C E.

Non, Déperny, M. de Mainville m'honore de ses bontés, et elle ne se sont jamais démenties.

D É P E R N Y.

C'est donc ta mère : car, qui pourroit ce être, puisque nous ne voyons aucune autre personne sur qui mes soupçons puissent tomber ? En effet, depuis quelques jours elle me paroît triste et rêveuse. Oh ! c'est elle surement. Je vais la trouver et je saurai pourquoi elle t'a causé du chagrin.

M A U R I C E.

Non, non, Déperny, ma mère me témoigne chaque jour plus de tendresse et de bonté. Laissez-moi vous cacher.

D É P E R N Y.

Non, Monsieur, si vous m'êtes véritablement attaché, vous ne devez rien avoir de caché pour moi. Ne vous dis-je pas tout, moi ? Je me ferois un reproche de vous laisser ignorer la moindre chose qui m'arrive, et vous.

M A U R I C E.

Déperny, ne m'accable pas en soupçonnant mon amitié : c'est parce que je t'aime, que je me fais un devoir de te taire.

D É P E R N Y.

J'exige, Monsieur, que vous ne me cachiez

rien, et si vous vous refusez à mes sollicitations, je croirai n'avoir plus d'ami.

M A U R I C E.

Cruel, pourquoi me contraindre à t'affliger?

D É P E R N Y.

C'est votre silence seul qui m'afflige. Si vous avez quelque chagrin, j'ai le droit d'en savoir la cause, et mon devoir est de le partager; depuis dix ans que nous sommes liés de l'amitié la plus tendre, voilà la première fois que vous m'obligez à vous faire un reproche. Eh bien, Monsieur, continuez, ajoutez encore à vos peines celle d'avoir rendu votre ami malheureux.

M A U R I C E.

Eh bien! puisque vous m'y contraignez, puisque vous soupçonnez mes sentimens, sachez donc, cruel ami, que demain je suis forcé de partir, de m'éloigner de vous.

D É P E R N Y, *très-vivement.*

Demain! toi? toi? me quitter! Ah! Maurice, que me dis-tu? et quel est le barbare qui exige ce sacrifice?

M A U R I C E.

C'est ma mère: demain elle part pour Paris, et je suis forcé de l'accompagner.

D É P E R N Y.

Comment, tu me quitterois au moment où j'espérois te présenter à mon père, le rendre témoin de la tendre amitié qui nous unit. C'est le spectacle le plus agréable que j'espérois lui offrir. J'étois fier de lui montrer mon ami. Je voulois le conjurer de partager également ses bontés entre nous; car, je ne connois aucun bonheur, si Maurice n'en jouit pas avec moi.

Et voilà mes plus chères espérances trompées ! Je vais trouver ta mère, la supplier d'abandonner, ou de suspendre au moins cette funeste résolution, je me jetterai à ses genoux, je la conjurerai de ne pas nous séparer, et, si je n'obtiens rien, je ne réponds pas de ce qui peut arriver.

MAURICE.

Arrêtez, Déperny, l'excès de votre amitié vous égare. Quand ma mère a prononcé la terrible sentence de notre séparation, j'ai insisté, je l'ai suppliée de la révoquer. Ma douleur l'a vivement émue ; mais elle m'a allégué des raisons si fortes, que j'ai dû me soumettre et lui obéir : j'ai bien prévu quelle seroit votre douleur à cette nouvelle, aussi n'ai-je pas voulu prendre sur moi de vous en informer moi-même, et voici la lettre où je vous expliquois les motifs qui me font un devoir de m'éloigner de vous.

DÉPERNY.

Donne-la moi. — Je tremble de la lire. Ah ! j'avois ignoré jusqu'à présent que l'amitié pût causer des regrets.

(Il lit.)

« Croyez, cher Déperny, qu'il a fallu la plus
» urgente nécessité et les ordres réitérés de ma
» mère pour m'obliger à m'éloigner de vous. Ne
» me faites pas l'injustice d'accuser mon ami-
» tié ; je suis forcé de céder à la volonté de
» celle qui depuis mon enfance n'a cessé de
» me combler de ses bontés. Non, Déperny,
» je ne doute pas de la noblesse de vos senti-
» mens ; mais quand vous apprendrez le secret
» de ma naissance, peut-être rougirez-vous

» pour moi , pour ma mère ! Ah ! épargnez-là ,
 » C'est la grâce que vous demande celui que
 » vous avez regardé jusqu'à ce jour comme votre
 » ami. Sachez donc , Déperny , que je suis une
 » de ces malheureuses victimes d'un préjugé
 » cruel. Ma mère fut abandonnée à l'instant de
 » ma naissance par celui qu'elle avoit le droit de
 » réclamer comme son époux. Dès le berceau
 » je partageai son sort ; et celui qui porta l'arrêt
 » le plus funeste contre la mère et le fils , est
 » l'auteur de vos jours. »

DÉPERNY, *avec l'expression de la plus vive sensibilité.*

Ah ! le ciel a rempli mes vœux : rien dans le monde ne pourra plus séparer Maurice de son ami , il est mon frère. — Embrasse-moi , mon cher Maurice , mon ami , mon frère , oui , mon frère ; grâce au ciel tu l'es. Ce que tu regardois comme une infortune , est pour moi le comble du bonheur. Je pourrai donc t'aimer sans craindre qu'on nous sépare , unir ton sort au mien. Non , je ne désire plus rien , mon cœur te nommoit mon frère , et la nature , en comblant tous mes désirs , ne peut plus rien ajouter à mon bonheur.

MAURICE.

Ah ! mon cher Déperny ; ô mon ami , ce procédé si noble , si tendre , me force à rougir de mes soupçons.

DÉPERNY.

Quoi ! Maurice , tu as pu douter de mes sentimens : tu m'as soupçonné d'une foiblesse semblable ! Tu ne sais donc pas que mon seul , mon unique regret , étoit que nous ne fussions pas liés par le sang , comme nous le sommes par nos cœurs. Ah ! Maurice , je sens que je
 te

te ferois des reproches , si ta lettre m'avoit rendu moins heureux.

MAURICE.

Oui, Déperny, je suis coupable, mais pardonne à ma crainte, je n'ai pu me défendre moi-même d'un sentiment pénible, quand ma mère m'a fait l'aveu de ma naissance. J'ai craint qu'il ne fit sur toi la même impression. O ! Déperny, combien ton cœur a d'avantage sur le mien !

DÉPERNY.

Non, Maurice, ce que je fais pour toi, à ma place tu m'en aurois donné l'exemple. Nous étions le modèle des amis, soyons encore celui des frères. J'ai une grâce à te demander, c'est que tu souscrives à tout ce que je voudrai faire. Je forme, dans le moment, un projet que je te confierai ; mais jure moi de n'y apporter aucun obstacle.

MAURICE.

Tu es bien sûr de moi, Déperny ; mais je t'en conjure, ne fais rien qui puisse être contraire aux volontés de ma mère.

DÉPERNY.

Ta mère ! elle est devenue la mienne. Hélas ! à peine ai-je eu le bonheur de voir, d'embrasser celle que le ciel m'avait accordée : crois, mon cher Maurice, que je n'agirai que pour son bonheur et le tien. Fie-t-en à moi, et donne-moi ta parole que tu ne me désavoueras en rien.

MAURICE.

Est-il en mon pouvoir de te refuser quelque chose ?

D

D É P E R N Y.

Cela me suffit ; je réponds de tout.

S C E N E X I I .

LES PRÉCÉDENS, JOSEPHINE.

J O S E P H I N E.

Monsieur Déperny, votre oncle vous demande.
Dumont est venu vous chercher.

D É P E R N Y.

Est-il encore là, Josephine ?

J O S E P H I N E.

Oui, Monsieur.

D É P E R N Y.

Dites-lui, je vous en prie, que je voudrois
lui parler, qu'il vienne sur le champ.

J O S E P H I N E.

Je vais vous l'envoyer.

S C E N E X I I I .

D É P E R N Y , M A U R I C E .

D É P E R N Y .

Mon cher Maurice, je veux entretenir Du-
mont un moment ; laisse-nous seuls.

M A U R I C E .

Promets-moi, mon cher Déperny, de ne rien

entreprendre qui puisse déplaire à ton oncle,
et blesser ton devoir.

DÉPERNY, *avec la plus grande sensibilité.*

Va , Maurice , les obligations que m'imposent
le sang et l'amitié l'emportent sur tous les égards.
Mais personne n'aura à s'en plaindre , et j'asso-
cierai mon ami à mon sort ou j'aurai le cou-
rage de partager le sien : sors , et laisse-moi
faire.

(Maurice se retire, après avoir embrassé Déperny.)

SCENE XIV.

DÉPERNY.

Je crois à peine ce que j'ai lu , ce que Mau-
rice vient de m'apprendre. J'ai conçu au moment
même un projet , qui , j'espère , me réussira.

SCENE XV.

DÉPERNY, DUMONT.

DUMONT.

Que voulez-vous , Monsieur ?

DÉPERNY.

Mon cher Dumont , il faut que tu me rendes
un grand service.

DUMONT.

Ordonnez , Monsieur ; je vous en rendrai
mille.

DÉPERNY.

Sois sûr que je te récompenserai bien.

DUMONT.

Je n'en doute pas, Monsieur ; voyons, dites-moi ce qu'il faut faire.

DÉPERNY.

Tu sais que mon père doit arriver demain matin ?

DUMONT.

Oui, Monsieur, et votre oncle m'a déjà donné ordre de lui préparer un appartement.

DÉPERNY.

Écoute, demain, de très-bonne heure. . . .

DUMONT.

Oui, Monsieur.

DÉPERNY.

Tu iras te placer à l'entrée de la grande avenue.

DUMONT.

Oui, Monsieur.

DÉPERNY.

Et dès que tu apercevras de bien loin un courrier venant à toute bride, tu courras bien vite pour m'en donner avis. Ce sera le valet-de-chambre de mon père, qui viendra annoncer son arrivée.

DUMONT.

A la bonne heure, Monsieur ; mais si c'étoit un autre que M. votre père : car enfin il n'est pas le seul qui voyage en poste sur cette route.

DÉPERNY.

Ce sera lui certainement.

DUMONT.

Ah ! cela m'est égal. Le premier courrier qui paroitra, je vous l'annonce.

(29)

D É P E R N Y.

N'y manque pas. Et dis à mon oncle que je viens dans l'instant.

D U M O N T.

Dépêchez-vous, Monsieur: car il m'a donné ordre de vous amener bien vite.

D É P E R N Y.

Pars, et je te suis.

S C E N E X V I.

D É P E R N Y, *seul.*

J E suis au comble de mes vœux. Maurice connoitra demain si je l'aimois véritablement. L'injustice de mon père envers mon ami et sa mère vient d'exalter mon ame. Mon cœur m'engageoit à tout sacrifier pour mon ami, le devoir m'y oblige maintenant pour mon frère. Je ferai consentir mon oncle à donner les mains à mon projet; il est bon, il aime et estime Madame de Coulanges et son fils, et je n'aurai pas de peine à le gagner. Ensuite, j'instruirai Maurice du personnage qu'il devra jouer, et mon père, j'ose du moins le croire, ne résistera pas aux larmes de l'amitié, et à la voix de la justice et de la nature.

Fin du premier Acte.

 A C T E I I.

(*La scène se passe dans un salon , chez M. de Mainville.*)

S C E N E P R E M I È R E.

MAINVILLE, *seul.*

L'ENTRETIEN que j'ai eu hier avec Mde de Coulanges m'a vivement affecté. Quel assemblage de circonstances extraordinaires ! Quoi ! mon frère a pu faire le malheur d'une femme aussi vertueuse ! Oui , Mde de Coulanges est vertueuse ; elle ne peut me tromper. Sa conduite ne fût-elle qu'un moyen imaginé , soutenu pour réparer ses premiers torts , elle mériterait déjà mon respect : si elle est innocente et malheureuse , elle a droit à ma vénération , et si mon frère refuse de lui rendre justice , je saurai l'en venger. --- Combien j'ai connu de victimes semblables ! Nous n'avons souvent la lâcheté de les abandonner , que parce qu'elles manquent de défenseurs. Nous abusons de leur foiblesse : l'opinion les condamne , et notre injustice les place entre le vice ou le désespoir. Trop souvent , hélas ! leur perte entraîne même celle de l'être innocent que nous avons enveloppé dans la disgrâce de sa mère. --- Ah ! si mon cœur gémit souvent en pensant à tant d'abus , tant de crimes reçus dans la société , du moins je n'ai pas la douleur de les voir. --- Mon frère arrive aujourd'hui. Je veux aller à sa rencontre ; je

veux disposer son ame à rendre à l'infortunée , à la vertu , le prix qu'elles ont droit d'espérer. --- Je le connois , mes principes le révolteront... Eh ! qu'importe ? mon cœur me dit que je dois l'éclairer sur ses torts , et le cœur d'un honnête homme ne le trompe jamais. Je veux cependant laisser ignorer à Déperny ce que je veux faire pour son ami. Son ame trop sensible et trop impétueuse pourroit nuire à mes projets. Le voici.

S C E N E I I.

M A I N V I L L E , D É P E R N Y.

M A I N V I L L E.

E H bien ! mon cher Déperny , voilà un grand jour pour toi ; ton père arrive , et il seroit convenable que nous allussions ensemble à sa rencontre.

D É P E R N Y.

Volontiers , mon oncle ; mais à condition que Maurice nous accompagnera : je serois bien aise de le présenter à mon père comme mon bon ami.

M A I N V I L L E.

Cela ne se peut pas ; Maurice est occupé : tu dois savoir qu'il part demain pour Paris.

D É P E R N Y, *vivement.*

Oh ! oui , je le sais.

M A I N V I L L E.

Est-ce lui qui t'en a fait la confidence ?

D É P E R N Y.

Croyez-vous qu'il me laisseroit ignorer un pareil secret.

MAINVILLE.

Il auroit pu du moins te le cacher, de peur de t'affliger.

DÉPERNY.

Non, mon oncle ; Maurice n'a rien de caché pour son ami. Il m'a même dit autre chose.

MAINVILLE.

Quoi donc ?

DÉPERNY.

Je n'ai pas besoin de vous le répéter.

MAINVILLE.

Tu me ferois plaisir.

DÉPERNY.

Mon oncle, cessez de dissimuler : convenez que vous savez aussi bien que moi le secret de Maurice.

MAINVILLE.

Oui, je sais qu'il va à Paris avec sa mère. Maurice touche à sa dix-septième année : il est temps qu'il prenne un état convenable à son éducation et à sa naissance.

DÉPERNY, *vivement et avec douleur.*

Sa naissance !... Ah ! mon oncle !

MAINVILLE.

Oui ; il est le fils d'un excellent gentilhomme, qui a bien servi sa patrie. Je crois qu'il a laissé peu de fortune ; mais elle suffit apparemment pour M^{de} de Coulanges et son fils.

DÉPERNY.

Quoi ! mon oncle, vous emploiriez la dissimulation avec moi ! Vous m'avez cependant toujours dit que le moindre artifice étoit indigne d'un honnête homme : je suis étonné que le premier vous m'en donniez l'exemple.

MAINVILLE.

M A I N V I L L E.

Tu le prends au sérieux : explique-toi, je ne t'entends pas.

D É P E R N Y.

Je vois que vous êtes fâché que je sache la vérité ; mais j'ai tout appris : Maurice m'a tout dit.

M A I N V I L L E.

(*A part.*) Quoi ! sauroit-il que mon frère... ?
(*Haut.*) Eh bien ! Monsieur, si vous êtes si bien informé, ayez la prudence de vous taire, et ne mettez aucun obstacle aux projets de Mde de Coulanges.

D É P E R N Y.

Mde de Coulanges est maîtresse de faire ce qu'il lui plaira ; mais , certainement , Maurice ne me quittera pas , ou je partirai avec lui.

M A I N V I L L E.

Que dites-vous , Déperny ? Songez donc que votre père va arriver , qu'il importe à Mde de Coulanges d'éviter sa présence , et que vous pourriez , par un zèle indiscret , indisposer votre père contre vous. Laissez-moi faire.

D É P E R N Y.

Mon oncle , je serois au désespoir de déplaire à mon père ; mais vous êtes bon , vous êtes équitable , vous aimez Maurice : daignez me seconder dans un projet que j'ai formé pour le rétablir dans tous les droits dont il ne peut être frustré sans injustice.

M A I N V I L L E.

Et par quel moyen espérez-vous réparer les torts que vous supposez qu'on lui a faits ?

E

D É P E R N Y , *très-vivement.*

Non , mon oncle , je ne le suppose pas ; mon cœur me dit que Maurice a autant de droits aux bontés de mon père que moi-même ; j'en appelle au vôtre , mon oncle. Si mon père a à se plaindre de Mde de Coulanges , en quoi le malheureux Maurice a-t-il participé à cette injure ? Et pourquoi , s'il n'est pas coupable , souffrirez-vous qu'il soit puni ? Mon oncle , laissez-vous toucher en faveur de mon ami . . . de votre neveu . . . oui , mon oncle , de votre neveu : car il a le bonheur de vous appartenir autant que Déperny. Votre vertu , votre humanité vous fait un devoir de protéger un infortuné , auquel mon sort est attaché pour la vie. Oui , nous serons heureux ensemble , ou le sort de Maurice deviendra le mien.

M A I N V I L L E .

Modérez-vous , Déperny : vous ne doutez sûrement pas de l'intérêt que je prends à votre ami : j'espère réussir à inspirer à votre père des sentimens qui lui soient favorables ; mais cela demande du temps , et beaucoup de ménagemens. N'allez pas , en brusquant cette affaire , m'ôter tous les moyens de l'arranger à votre satisfaction.

D É P E R N Y .

Non , mon oncle , je ne veux pas que vous fassiez rien pour Maurice ; je veux avoir la gloire , le bonheur de l'associer à mon sort. -- C'est une obligation sacrée pour moi , depuis que je sais le secret de sa naissance. Donnez-moi seulement votre parole , que vous tairez à mon père lequel de nous deux est le véritable Déperny. Quant à l'âge , il est à peu près le

même ; nous n'avons qu'une année de différence , et cette différence est imperceptible. Ma tendresse pour Maurice m'a inspiré un moyen ; et si vous voulez consentir à me garder le secret , je me flatte de réussir.

M A I N V I L L E.

Je ne puis que louer le motif qui vous anime ; mais je crains bien que si votre père vient à pénétrer ce mystère , vous ne l'indisposiez contre vous et contre votre ami.

D É P E R N Y.

Je ne lui en donnerai pas le temps. Je ne veux que l'intéresser en sa faveur ; et quand il le connoitra , il me devra le bonheur d'avoir un enfant de plus. Mon amitié ne m'aveugle pas en faveur de Maurice ; non , mon oncle , je serois heureux de lui ressembler : enfin , donnez-moi votre parole . . d'honneur . . de ne point me trahir , et je réponds de tout.

M A I N V I L L E , *embrassant Déperny.*

Tu me charmes , mon cher enfant ; oui , je te donne ma parole . . d'honneur.

D É P E R N Y.

Ah ! ne plaisantez pas , mon oncle . . oui , oui , votre parole d'honneur.

M A I N V I L L E.

Eh bien ! eh bien , je te la donne.

D É P E R N Y.

O mon cher oncle , que je vous aime ! oh ! oui , vous êtes mon second père . . . ô mon cher Maurice , je pourrai donc hautement te nommer mon frère ; notre sort , comme nos cœurs , ne sera plus qu'un. Ah ! voici le plus heureux instant de ma vie ! ô mon ami ! ô mon cher oncle !

M A I N V I L L E.

Bien , bien , Déperny ! je vais au-devant de ton père. Fais en sorte que ton projet réussisse ; moi même , quel qu'en soit l'événement , je me charge de présenter Mde de Coulanges à mon frère ; et si son ame reste inébranlable , s'il résiste à la voix de la nature et de l'équité , je me charge de remplir les obligations qu'un devoir sacré lui impose.

D É P E R N Y.

Ah ! mon cher oncle , vous me charmez ! Il faut donc tout vous avouer : Mde de Coulanges est ici : mes prières et celles de son fils l'ont vaincue : je lui ai fait part de mon projet ; et , s'il réussit , je la présenterai à mon père. S'il repousse l'un ou l'autre de ses deux enfans , si son cœur n'est point ému par le tableau touchant que j'offrirai à ses yeux , du moins Mde de Coulanges n'aura point à rougir , et votre neveu gémira seul de n'avoir pu fléchir le cœur d'un père , et rendre à deux infortunés l'état qui leur est si légitimement dû.

M A I N V I L L E.

Dans toute autre circonstance , mon cher Déperny , je me ferois un devoir de mettre des bornes à l'excès de votre zèle ; mais dans celle-ci , la cause en est trop belle , et si vous n'avez pas le bonheur de réussir , je saurai rendre à Maurice , un père , un ami , et venger Mde de Coulanges de la dureté de mon frère.

D É P E R N Y.

O mon oncle , mon cher oncle !

S C È N E I I I .

D É P E R N Y , *seul.*

ALLONS, dès que mon oncle ne désapprouve pas mon projet , je vais tenter de l'exécuter.

S C È N E I V .

D É P E R N Y , D U M O N T .

D U M O N T , *précipitamment.*

MONSIEUR, je viens d'apercevoir une chaise dans l'avenue ; le courrier qui la précède , est déjà dans le château , et vient d'annoncer l'arrivée de votre père.

D É P E R N Y .

As-tu rencontré Maurice ?

D U M O N T .

Il m'a dit de vous avertir qu'il étoit dans le petit bois à vous attendre.

D É P E R N Y .

Je cours le retrouver. Pour toi , guette le moment où mon père entrera : viens m'en prévenir , et ensuite ne reparois plus.

D U M O N T .

Oui , mais si votre oncle ou votre père m'appellent , que ferai-je ?

D É P E R N Y .

Tu répondras à ton retour , que je t'avois chargé d'une commission.

DUMONT.

Oui, mais vous chargez-vous d'être grondé à ma place ?

DÉPERNY, *vivement.*

Je me charge de tout ; ne t'embarrasse pas, et songe à faire ce que je te dis.

SCÈNE IV.

DUMONT, *seul.*

QUE veut dire tout ceci ! pourquoi m'envoyer au bout de l'avenue guetter l'arrivée de la chaise ? Pourquoi mon jeune maître a-t-il l'air de se cacher quand son père arrive ? M. Maurice se tient en embuscade ; son ami va le rejoindre secrètement, et moi j'ai ordre de ne pas me montrer. Que diable signifie tout cela ? c'est une énigme, en vérité. . . . Ah ! c'est apparemment une fête qu'on prépare à M. Blimont. . . . Eh bien, tant mieux nous rirons ; aussi bien nous ne sommes pas trop gais depuis long-temps. Moi, j'aime assez des fêtes comme celles-là, où l'on ne s'attend pas. . . J'entends, je crois, mon maître et son frère. Vite, à mon poste ; et dût-on casser toutes les sonnettes, gronder, tempêter, au diable si je répons un mot.

SCÈNE V.

BLIMONT, MAINVILLE.

MAINVILLE.

EFFECTIVEMENT, vous devez être très-fatigué, après trois jours de marche.

BLIMONT.

J'ai fait une diligence incroyable, je n'ai pas quitté ma chaise depuis l'instant de mon départ de Paris.

MAINVILLE.

Voulez-vous prendre quelque repos ? Votre appartement est préparé.

BLIMONT.

Non, cela n'est pas nécessaire. Je veux auparavant voir votre maison, le jardin, et si le site me convient, peut-être fixerai-je mon séjour dans cette province. Je suis las d'habiter les grandes villes. Cela commence à ne plus convenir ni à mon âge, ni à mon goût. Mon fils une fois lancé dans le monde, je quitte Paris.

MAINVILLE.

J'ai senti avant vous l'inconvénient d'habiter vos magnifiques cités, où l'on vit entassés les uns sur les autres, où l'on court sans cesse après le bonheur, sans l'atteindre jamais. Ici du moins j'ai l'avantage de jouir de moi-même et d'y faire encore quelques heureux.

BLIMONT.

Cela n'est pas étonnant, mon frère, vous avez toujours vécu célibataire. Mais moi, j'ai dû m'occuper de la fortune et de l'avancement de mon fils. . . . Mais en parlant de lui, je m'étonne de ne l'avoir pas encore vu. Je lui aurois cru un peu plus d'empressement à venir m'embrasser. Déperny doit être à présent un grand garçon ; je ne le reconnoîtrai plus.

MAINVILLE.

Il a parfaitement rempli mes espérances. Sans doute il ignoroit le moment de votre arrivée et il est à étudier chez lui ou au jardin. Je vais

le faire venir. Dumont ! Dumont ! Je crois qu'il est sourd. (*Il sonne.*) Il étoit ici tout-à-l'heure ; je l'ai rencontré en sortant. Je vais chercher moi-même Déperny, et je vous l'amène.

SCENE VI.

BLIMONT, *seul.*

TOUT bien considéré, je crois pourtant que mon frère a pris le meilleur parti. Il vit tranquille, loin du tumulte des grandes villes, sans besoin, comme sans ambition. Il n'a désiré aucun des avantages dont j'ai joui en cultivant l'amitié de ceux qui disposent des grâces, des places honorables ; et moi, je porte envie au bonheur paisible qu'il goûte dans sa solitude. Ma maudite ambition m'a souvent fait négliger les devoirs les plus sacrés. J'aurois dû m'occuper d'avantage de l'éducation de mon fils.... Eloigné, absent depuis dix ans, puis-je espérer qu'il aura pour moi la même tendresse que si je ne l'eusse jamais perdu de vue. C'est un tort bien grave, sans doute ; mais je puis encore le réparer, et mon crédit auprès des grands lui fera faire bientôt un chemin sûr et rapide.

SCENE VII.

BLIMONT, MAURICE, DÉPERNY.

DÉPERNY, *à part, à Maurice.*

TACHE de me seconder, mon cher Maurice, et prends garde de ne point te trahir.

BLIMONT.

BLIMONT.

Quels sont ces deux jeunes gens dont la physionomie paroît si douce, si intéressante ? l'un deux seroit-il mon fils ? cela ne se peut pas ; mon fils auroit déjà volé dans mes bras ! (*Les prenant tous deux par la main.*) Aimables enfans, qui êtes vous ? Pourrois-je me flatter que l'un de vous deux fût Déperny. — Répondez — Votre silence me confond. Répondez, je vous en prie ; et qui que vous soyez, vous pouvez être sûrs de m'inspirer le plus vif intérêt.

DÉPERNY.

Nous sommes tous les deux pénétrés de vos bontés ; les mériter, les obtenir également est notre plus cher désir.

BLIMONT.

Mais de grâce, apprenez-moi qui vous êtes.

DÉPERNY.

Nous serions heureux de vous appartenir ; mais cette faveur ne nous est pas réservée, si vous ne vous engagez à nous traiter l'un et l'autre avec la même bonté : l'amitié et un serment sacré rendent notre sort commun et inséparable. (*Blimont fait un mouvement pour l'interrompre et regarde Maurice.*) Si je porte la parole, c'est sans aucun motif de plus pour vous parler, l'un de nous est Déperny, et tous deux nous sommes vos fils.

BLIMONT, avec la plus grande surprise.

Mes fils ! comment cela se peut-il, puisque je n'ai de fils que Déperny, et que c'est lui seul que j'ai confié aux soins de mon frère.

DÉPERNY.

L'un de nous a été délaissé, abandonné par vous, et son cœur en gémit ; l'autre a été com-

blé de vos bontés ; mais il jure d'y renoncer , si elles ne s'étendent pas également sur son frère.

BLIMONT, *de même.*

Son frère ! ce langage m'étonne. — Qui a pu donner lieu à une aventure aussi singulière ? Quoi ! mon fils , mon cher Déperny se cache à mes yeux ; il est présent , et je crains de me tromper en nommant celui pour qui seul la nature doit me parler.

MAURICE.

Ah ! quelle vous touche en faveur de tous les deux ?

BLIMONT.

Je ne sais , mais dans mon cœur il s'élève un doute que je tremble d'expliquer. Ils m'intéressent si fort l'un et l'autre que je crains en choisissant , de n'avoir pas rencontré le véritable Déperny. . . . Leur figure , leur âge. . . . Une sorte de ressemblance que je crois remarquer , tout sert à me confondre et à rendre ma situation plus embarrassante. . . . Mais c'en est trop , je veux savoir à l'instant lequel des deux est Déperny. Cette incertitude est trop pénible. Mes enfans , mes enfans. . . . Car , comment puis-je autrement vous appeler , puisque mon cœur tremble de choisir entre vous deux ; ne vous jouez pas de la tendresse et du tourment d'un père qui brûle d'embrasser l'enfant qui lui est si cher. Dévoilez - moi un mystère jusqu'à présent impénétrable pour moi ; lequel de vous deux est mon fils , mon cher Déperny ? Satisfaites , je vous en conjure , ma juste impatience. *(Ils se jettent tous les deux à ses genoux. Blimont s'adressant alternativement à tous les deux ,)* (à Maurice ,) est-ce vous ? (à Déperny ,)

est-ce vous... ? Quoi ! tous les deux... ! et ni l'un ni l'autre ! (*Ils se détournent alternativement à chaque interrogation.*) Ah ! c'en est trop ! je veux appeler Mainville : il m'éclaircira enfin, et malheur à celui qui sera Déperny !

D É P E R N Y.

Cher auteur de nos jours , ne nous accablez pas. Vous voyez devant vous deux enfans dont le sort va dépendre uniquement de vos bontés.... L'un est Déperny, et l'autre le fils de l'infortunée Léonore.

B L I M O N T.

De Léonore ! juste ciel ! que viens-je d'entendre ! quoi ! le fils de Léonore est devant moi , et mon fils , mon cher Déperny se cache à mes yeux , et se refuse à mes embrassemens ! craint-il , ou dédaigne-t-il de paroître aux regards d'un père ? Quelle affreuse et étonnante situation ! Mainville m'a trahi ; il s'est joué de moi ; mais je m'en vengerai. Je sonderai cet abyme obscur , et Déperny peut-être

D É P E R N Y.

Ah ! que votre première entrée dans ces lieux ne soit marquée que par des bienfaits !

B L I M O N T.

Ingrats ! . . . vous outragez , vous déchirez mon cœur ! retirez-vous tous les deux , et que mon frère vienne ici. (*Les enfans lui tendent les mains*). Ils m'attendrissent et me révoltent en même temps. (*Les enfans le regardent encore les larmes aux yeux , et en lui tendant les bras*) : Laissez-moi . . . laissez-moi.

SCÈNE VIII.

BLIMONT, seul.

LÉONORE ! Léonore ! elle qui m'a trompé , elle pour qui plongeant mes mains dans le sang d'un rival !... Mais ces enfans !... comment ont ils pu se rencontrer ici tous les deux ? mes yeux cherchoient en vain à découvrir le véritable Déperny tous deux parloient également à mon cœur ; tous deux excitoient ma sensibilité , et me paroissoient également mériter ma tendresse.

SCÈNE IX.

BLIMONT, MAINVILLE.

BLIMONT.

Avez-vous pu, mon frère, m'exposer, sans me prévenir, à une pareille entrevue ? Depuis dix ans que je n'ai point vu Déperny, je suis réduit à le chercher, à le méconnoître même quand il est sous mes yeux : en fixant mon choix sur l'un de ces deux enfans, je craignois de me tromper, de trahir le nature.

MAINVILLE.

La nature ! vous ne l'auriez pas trahie ; elle auroit dû vous parler pour tous les deux à la fois.

BLIMONT.

Que voulez-vous dire ? est-ce vous qui avez imaginé cette scène bizarre et cruelle ? quoi !

je confondrai Déperny , mon fils , avec un enfant que je n'ai jamais vu , le fruit d'une union dont je devrois rougir , le fils d'une femme qui m'a indignement trompé ! ne l'espérez pas , M. de Mainville, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

M A I N V I L L E.

Eh bien ! je vous accorde , pour un moment , qu'elle soit aussi coupable que vous le dites ; mais son fils , le vôtre , mon frère , car il l'est par la nature , doit-il être compris dans l'infortune de sa mère ? quel tort avez-vous à lui reprocher ?

B L I M O N T.

Oh ! je vous reconnois bien là ; vous allez m'étaler encore vos beaux sentimens d'humanité , de raison , votre prétendue philosophie. A vous entendre , M. de Mainville, Déperny ne devoit pas m'être plus cher que l'enfant dont je n'ai connu l'existence qu'au moment même où il l'a reçue , et dont la mère fut si coupable envers moi !

M A I N V I L L E.

Mais c'est parce que vous venez d'apprendre que cet enfant existe , malgré votre barbare proscription , que vous devriez le dédommager du malheur de sa naissance. Vous ignorez , mon frère , combien il est intéressant ; votre dureté va mettre le comble à son infortune.

B L I M O N T.

N'a-t-il pas eu les secours de sa mère ? il a pu se passer des miens , tant mieux : s'il le faut même , je consens à lui être utile ; mais je ne le traiterai jamais comme Déperny.

M A I N V I L L E.

Et voilà le comble de l'injustice ! croyez-vous que l'humanité l'approuve ? a-t-il dépendu de l'être malheureux à qui vous donâtes la nais-

sance , que sa mère fût ou ne fût pas coupable envers vous ? vous a-t-il demandé l'existence que vous lui avez donnée ? et si vos raisons pour rompre avec sa mère ont été légitimes , ou l'effet du caprice et de la légèreté , cette innocente créature doit-elle en être la victime ? quoi ! son bonheur , l'opinion qu'on aura un jour de lui dans le monde , dépendra d'une simple formalité civile que vous aurez refusé de faire ? vous aurez le droit d'appeler l'un de vos enfans à tous les avantages que donnent une naissance distinguée et une grande fortune ; et votre volonté seule condamnera l'autre à gémir sous la rigueur d'un préjugé absurde et cruel ! Non , non , mon frère , la loi qui permettroit cette barbare inconséquence seroit contraire à la nature , et outrageroit également la justice et l'humanité.

B L I M O N T.

Telle est l'opinion généralement reçue : je suis l'exemple ; et je ne crois pas être plus coupable que tant d'autres qui en agissent ainsi.

M A I N V I L L E.

Mais si l'homme sensible se plaint chaque jour de la contradiction qui existe entre nos usages et la nature , n'est-ce pas à un père à en gémir ? n'est-ce pas lui qui doit avoir le premier le courage de s'y opposer ? Etrange aveuglement ! nous craignons plus l'opinion de la société , le ridicule même , qu'elle ne jette que trop souvent sur les meilleures actions , que la voix intérieure de notre conscience et les reproches de notre cœur.

B L I M O N T.

Mais quand le premier je braverois ce que vous appelez un préjugé absurde , commanderais-je à l'opinion qui marquera toujours d'une

différence cruelle la naissance de l'un de ces deux enfans ?

MAINVILLE, *avec la plus grande force.*

Voilà, mon frère, l'avou que j'attendais de vous ; et si le jour sous lequel cette intéressante créature paroîtra dans le monde , lui devient contraire , vous convenez donc que sa situation est digne de pitié ! Cependant a-t-il mérité son sort ? son infortune n'est-elle pas votre ouvrage ? ne devez vous pas tout faire pour en effacer jusqu'à la moindre trace ? Mais j'augure encore assez bien des hommes pour croire que quand ils verront un père avouer lui-même ses torts , en s'efforçant de les réparer , ils flétrissent dans leur opinion un être innocent et malheureux , au contraire , ils chercheront à l'en venger. Le temps de nos antiques préjugés n'existe plus ; grâces au ciel , nos mœurs , nos opinions vont changer , ainsi que nos lois , et le vice seul méritera désormais la haine et l'abandon des hommes ! . . . Ayez le courage et la gloire de donner le premier un bel exemple ; bientôt il sera imité par ceux qui tiennent encore à une fausse honte ; et des milliers de victimes , rendues à la société par le droit imprescriptible de l'homme , vous devront une existence honorable ; et désormais l'erreur des pères ne fera plus le malheur des enfans . . . Mon frère , oubliez pour un moment , pour toujours , nos conventions ridicules et barbares , et ne résistez plus à la voix de la nature , qu'elle parle à votre cœur ! Ah ! tendez la main à cet infortuné qui demandoit vainement que le ciel lui rendit un père. Il l'a retrouvé , seriez-vous assez cruel pour le repousser ! -- Non , non , mon frère , je ne le crois pas : le trouble de votre ame m'assure que le fils de Léonore a recouvré pour jamais , un père , un protecteur.

B L I M O N T.

Léonore ! Léonore ! je l'adorois , mon frère ,
la perfide ! elle seule , oui , elle seule a fait le
malheur de son fils.

M A I N V I L L E.

Peut-être fûtes-vous égaré par un instant de
jalousie. M^{de} de Coulanges est le modèle des
vertus. Elle ne peut être coupable , elle garde
l'écrit qui la justifie du soupçon qui attaquoit
son innocence : son fils devoit un jour vous le
présenter , et vous eussiez rendu à la mémoire
de sa mère la justice qu'elle mérite.

B L I M O N T.

Son fils ! ah ! dites le mien ; oui je le sens :
c'est un bonheur pour moi de n'avoir pu dis-
tinguer entre ces deux enfans , celui à qui je
croyois devoir la préférence. Ah ! cette erreur
me soulage. Mais , est-ce vous , Mainville , qui
leur avez suggéré l'idée de tromper l'œil d'un
père , et de le rappeler aux plus doux des sen-
timens , au plus sacré des devoirs ?

M A I N V I L L E.

Non , mon frère , c'est à Déperny à qui vous
en avez l'obligation ; lui seul a imaginé ce
moyen , et il avoit exigé de moi que je gar-
dasse inviolablement son secret. Je l'ai promis ,
parce que j'ai connu autrefois votre cœur , et
que j'espérois qu'en appréciant les vertus de Mau-
rice , son excellent naturel , vous vous applau-
diriez d'avoir un enfant qui pût lui ressembler.

B L I M O N T.

Appelez-les , mon frère , appelez-les : je veux
les revoir , admirer leur courage. Oh ! Déperny !
ce trait de générosité me rappelle à moi-même ,
me rend tout entier à la nature , à mes devoirs.
Oui , ton ami , ton frère sera mon fils : tu l'as
reconnu , adopté ; mon cœur sera digne du tien.

SCÈNE

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, DÉPERNY, MAURICE.

M A I N V I L L E.

VENEZ, venez, mes enfans; embrassez votre père.
B L I M O N T.

Oui, je le suis. Je ne vous distingue plus : ou Déperny ou le fils de Léonore me sont également chers. Je partagerai entre vous deux ma tendresse. Je vous le dois. Je jouis par vous d'un sentiment auquel mon cœur étoit fermé depuis long-temps.

(Les deux frères se jettant aux genoux de Blimont.)

D É P E R N Y.

Ah ! mon père !

M A U R I C E.

Respectable auteur de mes jours.

B L I M O N T.

Seriez-vous cette innocente créature que j'eus la barbarie. . . ?

M A U R I C E.

Votre pitié, votre bonté me font tout oublier : daignez y mettre le comble, en permettant que ma malheureuse mère. . .

B L I M O N T, prenant Maurice dans ses bras.

O ! mon fils, n'achève pas. . .

D É P E R N Y, avec la plus grande expression.

Ah ! je reconnois mon père ; oui, oui, il est Maurice et je suis Déperny. (Il tombe aux genoux de Blimont.)

B L I M O N T, embrassant tendrement Déperny.

Déperny ! Déperny ! (Il se retourne du côté de Maurice et l'embrasse avec la même tendresse.) O mes chers fils ! Mon cœur est trop foible pour soutenir un spectacle si touchant.

M A I N V I L L E.

Voilà, mon frère, comme je désirois vous

voir. Voilà l'homme vraiment sensible. La voix profonde de la nature se tait quelque temps, mais rien ne peut l'étouffer entièrement.

D É P E R N Y.

Mon père, mon tendre père, encore un effort et vous nous rendez tous heureux. . . . Permettez que j'amène devant vous. . . .

B L I M O N T.

Ah ! mon cœur a-t-il la force de vous rien refuser.

D É P E R N Y, *allant chercher Mde de Coulanges.*

Ah ! mon bonheur est au comble, Maurice n'aura plus rien à désirer.

M A I N V I L L E.

Bien ! bien ! Déperny, achève ton ouvrage.

B L I M O N T.

O ! mes amis, vous m'accablez.

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENS, Mde DE COULANGES.

D É P E R N Y.

M O N père, voilà Mde de Coulanges.

Mde DE COULANGES.

Ah ! Blimont, est-ce après tant d'années de regrets et d'infortune. . . ?

B L I M O N T.

Madame, épargnez-moi ; mon cœur ne peut plus suffire à tant d'assauts à la fois.

Mde DE COULANGES.

Je n'aurois jamais consenti à paroître devant vous, si je ne portois avec moi les preuves de mon innocence. Je n'ai point voulu en faire usage. Je supprime les motifs qui ont décidé ma conduite ; sans cet événement vous ne les tiendriez pas de moi, mon fils un jour vous les eût présentés, et c'est alors que vous eussiez rendu à sa malheureuse mère la justice que vous lui avez si long-temps refusée. Lisez :

B L I M O N T *lit.*

« Je viens d'apprendre , Madame , qu'après
 » l'événement affreux qui me coûte la vie , mon
 » rival vient de quitter la France. Je ne connois
 » personne à qui il importe plus qu'à vous de
 » posséder un titre qui justifie votre innocence.
 » Vous pourrez le lui faire passer à son retour ,
 » et quand le malheureux objet de ses soup-
 » çons n'existera plus. Je touche au moment
 » où la vérité ne peut plus se cacher ; je me
 » fais un devoir de la dire et de vous justifier
 » des soupçons honteux de mon rival. . . puisse
 » cet événement cruel n'avoir point troublé
 » votre repos , comme il me coûte la vie ! »

Le chevalier D E L F O R T.

Madame , avez-vous pu me laisser ignorer un
 témoignage aussi éclatant de vos vertus ?

Mde D E C O U L A N G E S.

Eh ! le pouvois-je ? Je fus informée du nouveau
 lien que vous aviez contracté au moment même
 où j'appris votre retour en France.

B L I M O N T.

Ah ! réparerai-je jamais une si cruelle injustice.

D É P E R N Y.

Mon papa , jetez les yeux sur mon frère , il
 vous en indiquera le moyen.

B L I M O N T , *prenant ses deux enfans par la main , et
 se jetant avec eux aux genoux de Mde de Coulanges.*

Oh ! mes chers fils , obtenez ma grâce de
 celle que j'ai si barbarement offensée.

M A U R I C E.

Ma tendre mère !

D É P E R N Y.

Ma chère maman ! si vous m'aimez , si vous
 aimez Maurice , vous pouvez d'un seul mot nous
 rendre tous heureux.

Mde D E C O U L A N G E S.

Blimont ! cruel Blimont !

BLIMONT.

Daignez accepter ma main ; c'est une réparation bien tardive de tous mes torts ; mais ne soyez point insensible à l'aveu que j'en fais et à mon repentir.

LÉONORE.

Ah ! vous me faites oublier toutes mes souffrances. Blimont, je suis encore à vous, et je n'ai jamais cessé de vous appartenir.

MAINVILLE.

Nous allons donc tous être heureux : mes enfans, mes amis, ne formons plus désormais qu'une seule famille. Mais la grâce que je vous demande à mon tour, c'est de renoncer à votre capitale. Vivez ici dans ma solitude, votre présence l'embellira, et si la vertu y paroît moins brillante, soyez sûrs qu'il lui en coûte moins d'effort pour triompher.

DÉPERN Y.

Oh... ! oui, mon cher papa, ne quittons point la maison de mon oncle : j'ai eu le bonheur d'y retrouver un père, un frère, et ces lieux me seront chers à jamais.

BLIMONT.

Et vous, mon cher Maurice, désirez-vous rester ici ?

MAURICE.

Mon seul désir est de contempler sans cesse tous les objets de mon amour et de ma reconnaissance.

BLIMONT.

Venez, mes chers enfans, que ce jour heureux reste à jamais gravé dans notre souvenir et dans nos cœurs. Je le sens, nos préjugés outragent souvent la nature : mais heureux celui, qui, après s'en être écarté, y est ramené par des objets aussi chers, aussi intéressans !

FIN.

